Le traducteur et le noyau métadiscursif

(Analyse de l'opération traduisante)

.MOHAMED SALAH CHEHAD
Laboratoire langues et traduction

et

Département des langues

Faculté des lettres et langues

Université Mentouri, Constantine.

Résumé :

L'exposé qui suit constitue une modeste contribution de notre part à l'étude de l'opération traduisante. Mais, c'est un regard de linguiste qui juge que la traduction est un domaine de la linguistique appliquée; c'est pourquoi, nous nous excusons auprès de certains collègues si quelques concepts de cette communication leur paraîtront rébarbatifs. En tout cas, nous ferons de notre mieux pour que le message soit aussi clair que possible.

1) Vue générale sur la traduction:

Traduire c'est exprimer dans une langue ce qui l'est dans une autre, c'est-à-dire exprimer un ou plusieurs signifiés en utilisant des signifiants. Pour le traducteur, le signifié est imposé: il n'a pas à le chercher; il n'a qu'à l'exprimer dans l'autre langue. En d'autres termes, le signifié n'appartient pas au traducteur, mais à l'auteur du texte. Les signifiants, eux, nous pouvons dire qu'ils appartiennent en même temps à l'auteur et au traducteur.

En tout état de cause, il est indispensable de tenir compte de l'existence de ces deux éléments: le signifié ou l'idée c'est ce qu'on appelle communément le fond. Le signifiant (ou pour simplifier le mot) c'est la forme. Cependant, il ne faut pas dissocier le fond et la forme car ils sont étroitement liés.

D'autre part, c'est le signifié, c'est-à-dire le fond, qui a la priorité dans la traduction. En effet, il est possible qu'un texte dont tous les signifiants sont traduits ne donne pas dans l'autre langue la signification originale; comme l'on peut retrouver une même signification dans un texte dont tous les signifiants ne sont pas traduits et cela pour deux raisons essentielles:

- a) La valeur sémantique des signes (comme le dit Saussure) n'est pas identique pour toutes les langues.
- b) La structure de l'énoncé (morphologie, syntaxe, etc.) n'est pas identique dans toutes les langues.

Ces deux causes font partie de ce que nous appelons après Patrick Charaudeau (cf bibliographie) le noyau métadiscursif sans lequel toute traduction est impossible.

2) Le noyau métadiscursif:

Le signe langagier se présente, du point de vue de son contenu de sens, sous la double existence d'une qualification référentielle et d'une fonctionnalité.

La qualification référentielle relève de la valeur de désignation du signe qui sémantise une certaine portion du monde physique (y compris pour ce qu'il est convenu d'appeler les mots abstraits).

La fonctionnalité relève de la valeur d'usage du signe qui dépend d'un certain univers de discours (appelé par certains sémanticiens domaine d'expérience). Cet univers de discours nous permet de dire qu'il n'y a pas unicité de savoir sur un signe, mais pluralité de savoir parce que nous avons affaire à plusieurs signes. Nous dirons par exemple qu'il ne s'agit pas du même signe table selon que le savoir qu'il faut investir pour sa compréhension comportera les traits pertinents "sur pieds" (s'il s'agit d'opposer "manger sur la table" à "manger sur l'herbe"); "commodité" (s'il s'agit d'opposer "manger sur la table" à "manger dans son lit"); "grand espace" (s'il s'agit d'opposer "table de la salle à manger" à "table roulante"); etc. Autrement dit, le locuteur (dans notre cas le traducteur) ne peut pas définir dans son univers discursif les signes langagiers hors contexte (comme le font les dictionnaires). Dans cet univers discursif il y a des constantes de sens qui se construisent à force d'emplois des signes dans des contextes semblables et dans des contextes différents; ces emplois multiples déposent chez le locuteur des sédiments de sens dont la connaissance finit par constituer un certain savoir métaculturel sur les signes, savoir métaculturel qui intègre les signes dans une taxinomie générale (mais non déliée d'une pratique sociale déterminée). Si, par exemple, je suis en mesure de reconnaître le trait "rondeur" comme étant l'une des composantes oeil - car une marque linguistique peut être porteuse de plusieurs composantes – c'est en tant que résultat d'un certain savoir que l'énonciateur s'est constitué du fait des différents usages qui utilisent tous ce trait. Ce savoir, nous l'appellerons Noyau métadiscursif.

Sans ce noyau discursif, l'opération traduisante ne peut avoir lieu. Le traducteur à l'aide du noyau métadiscursif, se rapportant à un signe A (appartenant à la langue – source), va construire un signe B ou signe équivalent (de la langue – cible) selon évidemment le contexte discursif ou les circonstances de discours. Néanmoins, ce n'est pas le noyau métadiscursif qui permet la traduction de langue naturelle à langue naturelle, mais la connaissance qu'a le traducteur de ce noyau métadiscursif porteur d'un univers de discours plus ou moins codé.

3) Exemples de détermination du noyau métadiscursif:

Soit le verbe français intervenir. Quelles en sont les traductions possibles en arabe ?

Prenons les énoncés suivants en français et traduisons-les en arabe:

1)"Kissinger intervient dans le conflit du Moyen Orient."

2)"Le chirurgien est intervenu à huit heures du soir."

3)"Il intervient à propos dans la discussion."

4)"Le professeur doit savoir intervenir opportunément."

5)"L'avocat est intervenu auprès de l'accusation."

6)"Les forces de l'ordre ont fini par intervenir."

7)"Cet élève n'intervient pas assez souvent en classe."

8)"Il interviendra pour moi à la séance du conseil municipal."

9)"Le gouvernement a déclaré qu'aucun étranger n'avait à intervenir dans les affaires intérieures du pays."

(1)"تدخل كيستقار في نزاع الشرق الأوسط."

(2)"تدخل الجراح على الساعة الثامنة ليلا."

(3)"تدخل في المناقشة في الوقت المناسب."

(4)"على الأستاذ أن يتعلم كيف يتدخل في أوانه."

(5)"تدخل المحامي لدى الأعداء."

(6)"انتهى الأمر بقوات الأمن إلى أن تتدخل."

(7)"لا يتدخل هذا التلميذ كثيرا في القسم."

(8)"سيتدخل من أجلي في جلسة المجلس البلدي."

(9)"أعلنت الحكومة أنها لا تسمح لأي أجنبي بأن يتدخل في الشؤون الداخلية للبلاد."

C'est donc sa connaissance du noyau métadiscursif qui a permis au traducteur en fonction des circonstances du discours d'obtenir des équivalents en arabe identiques à ceux du verbe français intervenir. C'est également la connaissance du noyau métadiscursif qui permet au traducteur de prendre en considération les divergences issues des caractéristiques propres aux deux langues en présence (ici arabe et française), étant entendu que chacune a son propre génie et sa propre logique.

La traduction, pour reprendre la formule de Malinowski, implique "l'unification du contexte culturel". Ceci apparaît clairement lorsqu'on considère le type de signes faciles à traduire et le type de ceux qui ne le sont. La traduction des signes, c'est-à-dire la recherche d'équivalents lexicaux, est des plus faciles lorsqu'il s'agit de signes d'une langue appartenant à une zone culturelle unifiée (celle de l'Europe occidentale, par exemple), ou de signes qui possèdent un sens référentiel plus ou moins uniforme dans toutes les cultures, comme l'a montré Claude Hagège, par exemple le nom de beaucoup d'objets matériels et d'éléments naturels, d'espèces botaniques et zoologiques largement répandues sur la surface de la terre, etc. à ceci près que chacun de ces signes peut toujours, pour une raison ou pour une autre, avoir des emplois spéciaux, et par conséquent des sens spéciaux particuliers à la culture d'une certaine communauté linguistique.

Cependant, lorsque l'unité culturelle fait défaut (cas de l'arabe et du français), la traduction des unités lexicales se référant à des traits particuliers, ou ayant un emploi particulier dans un domaine limité, est beaucoup plus difficile à effectuer au moyen d'un simple équivalent lexical; elle requiert du traducteur un savoir général ou, dans notre terminologie, un noyau métadiscursif lui permettant de rendre explicites les composants essentiels de certains contextes situationnels.

En effet, on dit, par exemple, en arabe:

"هذا الرجل أشهر من نار على علم"

Or, cet énoncé traduit en français par "cet homme est plus célèbre qu'un incendie sur une cime" ne signifie presque rien. C'est le génie de la langue arabe qui permet une telle expression. Ce génie se manifeste au niveau de la forme; et en français on dira: "Cet homme est très célèbre."

De même, on dit en français:"Il y a anguille sous roche" qui, traduit en arabe par:

"إن تحت الصخرة إكليسا" ne signifie point du tout de que signifie l'expression originale. C'est le génie de la langue française qui autorise une telle manière de s'exprimer; et, en arabe, l'on dira: "إن في الأمر سرا"

D'autre part, on dit en arabe: "أضع يدي في جيبي" qu'on ne peut traduire en français par: "Je mets ma main dans ma poche". C'est la logique de la logique de la langue française qui l'interdit et on doit dire: "Je mets la main dans la poche". Il est aussi évident qu'en arabe on ne peut dire: "أضع اليد في الجيب"

Chaque langue découpe le réel à sa manière et il y a donc inégalités aux niveaux du fond et de la forme, du génie et de la logique des langues.

Or, pour traduire, il faut qu'il y ait équation au niveau du fond ou de l'idée et le traducteur doit connaître les idiotismes (expressions idiomatiques) c'est-à-dire des formes ou des locutions propres à chaque langue et impossibles à traduire littéralement. Par exemple, "voici", "voilà", "il y a" sont des expressions propres au français ou gallicismes (du latin gallicus "gaulois"). Il en est de même des anglicismes (expressions propres à l'anglais), des germanismes, etc.

Par conséquent, il est nécessaire que le traducteur (ou interprète) se souvienne toujours que chaque texte a son cachet propre qu'il lui faut reproduire dans l'autre langue en se conformant aux principes de la fidélité: fidélité au fond (الجوهـر) et à la forme (الشكل).

Conclusion:

La traduction est donc une opération mue par un mécanisme d'une complexité extrême dans lequel interviennent, pour reprendre la terminologie de la linguiste Cathérine Kerbrat – Orechioni, toutes les compétences requises chez un sujet parlant, à savoir une "compétence linguistique" (maîtrise de la langue – source et de la langue – cible), "encyclopédique" (vaste réservoir d'informations extra-énoncives portant sur le contexte), "logique" (fondée sur le raisonnement) et "rhétorico – pragmatique" (clarté de l'expression). Ces compétences agissent conjointement et forment ce que nous avons appelé le noyau métadiscursif (savoir que le traducteur investit dans le signe).

Références

1. Baylon, C. et Fabre P. "Sémantique et traduction" in *La Sémantique*, Nathan, Paris, 1978, pp.263-272.
2. Bouton, C. *La linguistique appliquée*, Q.S.J.? PUF, 1979, 3^e édition 1993.
3. Catford, J.C. *A linguistic theory of translation*, Londres, 1965.
4. Charaudeau, P. *Langage et discours*, Hachette, 1983.

5. Chehad, M.S. "*La langue arabe et la traduction à l'université*",
6. Communication présentée à l'occasion de la "Journée mondiale du traducteur", Université Mentouri, 30 septembre 2001.
7. Hagège, C. *La structure des langues*, Q.S.J. ? PUF, 1982, 4^e édition 1995.
8. Jakobson, R. *Essais de linguistique générale*, Seuil, 1963.
9. Mattar, A.C. *La traduction pratique*, Dar EL Machreq, Beyrouth, 1997.
10. Mounin, G. *Les problèmes théoriques de la traduction*, Gallimard, 1963.
11. Mounin, G. *Linguistique et traduction*, Dessert et Mardaga, Bruxelles, 1976.
12. Mounin, G. *La traduction*, in *Encyclopaedia Universalis*, 1985.
13. Mounin, G. *Dictionnaire de la linguistique*, QUADRIGE/PUF, 1974.
14. Redouane, J. *Encyclopédie de la traduction*, OPU, Alger, réimpression 1996.